



GEORG SIMMEL ET LA SOCIOLOGIE DU FUTILE. DANS LES ANFRACTUOSITÉS DU SOCIAL ET DE L'INTIME...

Philippe Joron*

Resumo: Georg Simmel, reconhecido primeiramente pela elaboração de uma sociologia chamada de 'formel', nos lembra que a produção de conhecimento sociológico às vezes assume caminhos e vias as quais pensamos que não eram estritamente científicas, mas que se revelam essenciais para a compreensão da realidade social.

Palavras-chave: Georg Simmel; Realidade Social; Sociologia do Fútil

Résumé: Georg Simmel, reconnu d'abord par l'élaboration d'une sociologie qualifiée de formelle, rappelle que la production de la connaissance sociologique peut parfois prendre des tournures et des voies dont on pensait qu'elles n'étaient pas strictement scientifiques, mais qui se révèlent pourtant essentielles dans la compréhension de la réalité sociale.

Resumen:: Simmel. Realidad. Social. Sociología del fútil.

**Professeur des Universités en sociologie, Vice-Président de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 et Directeur de la Faculté des Sciences du Sujet et de la Société – UFR 5.

Dernières publications: A vida improdutiva, Georges Bataille e a heterologia sociologica, Porto Alegre, Editora Sulina, Col. « Imaginario Cotidiano », 2013;

La fête à pleins bords. Bayonne: fêtes de rien, soif d'absolu, Paris, CNRS Éditions, 2012; La vie improductive. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique, Montpellier, PULM, Coll. « Sociologie des imaginaires », 2009; Violences et communication, Cahiers de l'IRSA, Montpellier, PULM, 2006.

Paris, França.

Email: philippe.joron@univ-montp3.fr



REVISTA
MEMORARE

UNISUL
UNIVERSIDADE DO SUL DE BRASILEIA
www.portaldeperiodicos.unisul.br
ISSN 2358-0593

Dans la fondation et l'institutionnalisation de la sociologie entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle en Europe, Georg Simmel fait figure d'acteur incontournable. D'une manière volontiers maladroite et sans doute infondée, d'aucuns situent son œuvre, par ordre d'importance, derrière celles de Max Weber, d'Émile Durkheim ou encore de Vilfredo Pareto, bien que son auteur ait eu un succès soutenu à son époque, aussi bien en Allemagne qu'en France, où il publiera de nombreuses études dans les années 1890, dont une considérée comme une référence incontournable en France : « Comment les formes sociales se maintiennent » (in *L'Année sociologique*, revue fondée par É. Durkheim).¹

Entre autres apports fondamentaux à la constitution de cette nouvelle discipline, la sensibilité simmelienne à l'égard des problématiques sociales élaborera deux orientations heuristiques, d'expression compréhensive et non pas exclusivement d'obédience explicative, qui lui valurent également bon nombre de critiques (notamment de la part d'É. Durkheim), une mise en quarantaine entre les deux guerres par l'École française de sociologie, puis une reconnaissance méritée aux États-Unis avec l'École de Chicago.

D'abord, l'élaboration d'une sociologie qualifiée de formelle, formaliste ou formiste. Georg Simmel propose ainsi une distinction praticable entre contenu et contenant, c'est-à-dire au niveau de la société, entre les phénomènes qui relient les individus associés et les formes diverses que peut prendre l'association de ces mêmes individus inter-agissants. C'est là une visée épistémologique d'importance puisque selon Simmel, toute la légitimité de la sociologie repose sur l'étude de ces formes sociales, indépendamment des contenus invoqués et exprimés. En fait, il s'agit pour lui de découvrir les invariants de la vie sociale, et c'est en cela que l'on peut qualifier sa sociologie de systématique. Cette orientation resta à l'état d'ébauche, parfois paradoxale, souvent peu sustentée dans sa constitution programmatique.

Ensuite, une orientation interactionniste, qui eut bien plus de succès que la première, sans doute parce qu'elle répondait à des considérations davantage sociologiques que philosophiques. Cette sociologie de l'interaction sociale, au centre de

¹ Georg Simmel, « Comment les formes sociales se maintiennent », in *L'Année sociologique*, volume I, (1896-1897), Paris, Félix Alcan, 1898, pp. 71-107.



laquelle on retrouve le concept fondamental d'action réciproque, insiste notamment sur : la production incessante de rapports sociaux, de relations réciproques entre les individus et les groupements humains ; l'existence de forces et mouvements contradictoires (attraction-répulsion ; cohésion-dispersion ; intégration-désagrégation ; association-conflit) ; l'irréductibilité d'un vitalisme ambiant. La vie sociale est ainsi comprise comme un flux continu de dynamiques faites de ressemblances et de dissemblances, de tensions et d'équilibres entre des forces contradictoires mais nécessaires les unes par rapport aux autres.

Sur la base de la distinction opérée entre contenu et contenant, il est possible d'affirmer ici que la sociologie formelle ou formiste contient en quelque sorte la sociologie de l'interaction sociale, bien que la seconde soit plus accessible que la première en termes d'interprétation et de mise en pratique sociologique.

Prenons un exemple. Nous avons dit que la sociologie de l'interaction sociale consistait à analyser les relations inter-individuelles, c'est-à-dire les actions réciproques. Ces actions sont commandées par tout un ensemble de motivations (morale, foi religieuse, désir érotique, intérêt économique, recherche du plaisir, etc.). C'est l'ensemble ou une partie de ces actions qui permet de souder les individus en une société de fait. Ces diverses motivations correspondent donc au contenu d'une action quelle qu'elle soit. Mais ces actions réciproques produisent un « quelque chose » que Simmel appelle « forme sociale ». Entre autres exemples, celui de la mode qui, en tant que forme sociale, « permet de conjointre en un même agir unitaire la tendance à l'égalisation sociale et la tendance à la distinction individuelle, à la variation ». Sur un tout autre registre, on pourrait également dire que la fête, d'une façon générique, est une forme sociale qui reprend ces mêmes caractéristiques. Elle est en effet le produit d'actions réciproques, déterminées par des circonstances de temps et de lieu, alimentées par des motivations diverses (instincts de grégarité, désir de similitudes dans un esprit/corps communautaire, désir de distinction vis-à-vis de la société globale ou à l'égard de tout ce qui représente la vie quotidienne. La fête, tout autant que la mode, est donc une forme sociale qui est elle-même en interaction constante avec d'autres formes sociales, lesquelles influent sur elle au même titre qu'elle exerce en retour un type de coercition sur les autres. Elle est non seulement la résultante de certaines interactions entre les individus, mais encore le produit de ses propres interactions avec d'autres formes sociales. En ce sens, il est possible pour le sociologue



de les appréhender dans un processus d'objectivation: par abstraction, il lui revient de mettre en évidence une logique de fonctionnement propre à ces formes sociales, et donc une espèce d'autonomie, sinon complète du moins partielle, qui les rend un tant soit peu indépendantes vis-à-vis des acteurs sociaux grâce auxquels elles se maintiennent pourtant.

Repères biographiques

Georg Simmel est né à Berlin en 1859, une métropole alors en pleine expansion. Son père, homme d'affaire juif converti au protestantisme, mourut très tôt; c'est un ami de la famille qui assurera son rôle de tuteur auprès du jeune garçon. Il semble qu'il n'ait pas eu de relations privilégiées avec sa mère. Le manque de repères affectifs et d'enracinement familial explique sans doute quelques traits de sa personnalité: sens de la marginalité, de la différence, mais aussi de l'insécurité, du déséquilibre et de la contradiction. Un manque d'attache qui se traduit également dans sa sociologie en terme de liberté d'action et de pensée (cf. ses analyses sur le pont et la porte, ou sur l'Étranger).

Le jeune Simmel entreprend des études à l'université de Berlin où il s'intéresse aussi bien à la philosophie qu'à l'histoire, à la psychologie mais aussi aux sciences sociales, à l'art et à la littérature. Cette boulimie intellectuelle le définira plus tard comme un essayiste, bien davantage que comme un spécialiste; un insatiable curieux investissant tous les domaines du savoir dont ceux de l'économie, du politique et du religieux. Véritable esthète de la pensée sociale, Georg Simmel eut beaucoup d'admirateurs mais cependant aucun disciple. Il n'était pas comme Émile Durkheim un fondateur d'École et il ne ressentait aucune vocation, selon ses dires, à transmettre un quelconque héritage sociologique.

A partir de 1885 il enseigne à l'université de Berlin la logique morale, l'esthétique, l'histoire de la philosophie, la psychologie sociale ainsi que la sociologie. C'est à partir de cette époque qu'il remporte un véritable succès non seulement auprès de ses étudiants, mais également au sein de l'élite culturelle berlinoise. Ses livres et ses articles s'exportent en Europe et aux Etats-Unis.

Son poste d'enseignant est précaire (privatdozent): chargé de cour vacataire, et il le restera durant 15 ans. En 1901, il obtient finalement un poste de professeur



extérieur, sans traitement fixe ni possibilité de participer aux affaires internes de l'université: toutes ses candidatures à des postes de professeur titulaire n'auront aucune issue favorable, aussi bien à l'Université de Berlin que dans celles où se trouvaient des postes vacants.

Ce refus systématique des autorités académiques allemandes s'explique en partie par son non conformisme académique: l'éclectisme de Simmel va à l'encontre des normes et des valeurs universitaires; mais encore par son franc succès dans les milieux artistiques et littéraires allemands, que ne fréquente pas ou peu l'intelligentsia universitaire; enfin par l'insidieux anti-sémitisme qui sévissait alors dans les instances dirigeantes des universités allemandes.

Il faudra attendre janvier 1914 pour qu'il soit définitivement nommé professeur à l'Université de Strasbourg. Il avait alors 56 ans. Les quatre dernières années de sa vie (il mourut en septembre 1918) furent donc celles de la guerre franco-allemande qui limita fortement ses activités d'enseignant: pas ou peu d'étudiants, lesquels étaient envoyés sur le front; pas ou peu de salles de cours, lesquelles étaient transformées en salles d'hôpital.

Ces années de guerre le conduisirent paradoxalement à militer en faveur d'un nationalisme exacerbé alors qu'il s'était jusque-là abstenu de tout engagement politique, à l'inverse de Max Weber et d'Émile Durkheim qui ont toujours conçu leurs problématiques sociologiques respectives en relation avec la possibilité d'une action (politique) dans la vie sociale. Comme l'écrit Pierre-Jean Simon dans son Histoire de la sociologie, peut-être que « la guerre lui fournissait l'occasion d'échapper, par fusion dans la communauté politique, à la condition 'd'étranger' et à la marginalité qui avait sa vie durant été son lot ».

L'œuvre de Simmel fut souvent critiquée compte tenu de son contenu psychologisant. Durkheim lui reprochera notamment de focaliser exclusivement ses analyses sur l'individu et non sur le social. Or, il se trouve que les préoccupations de recherche de Simmel ne portent sur aucun des deux termes en particulier, mais sur leur constante interaction. Ce qui importe pour lui, c'est de déchiffrer le sens du social, dans un rapport permanent et créateur entre une société conçue comme produit des actions individuelles et des individus conçus également comme produits des actions et des institutions sociales. Le lien social se situe donc au point de rencontre de l'individu et de



la société, lesquels sont insérés dans un milieu naturel. C'est dans ce système englobant, ce que Edgar Morin appellera plus tard une écologie ou ce qu'Austin Berque comprendra comme une mésologie, que se tissent les liens sociaux.

Le relativisme sociologique

Émile Durkheim et son École reprocheront également à Georg Simmel son manque de rigueur scientifique, notamment au sujet de ses méthodes jugées trop subjectives ou esthétisantes, et dans la supposée imprécision des notions dont il usait. Lui seront également reprochés, nous l'avons dit, son éclectisme, sa manie de toucher un peu à tous les domaines sans y mener des recherches approfondies, son manque d'esprit de spécialisation, son déséquilibre constant (et irritant pour un Durkheim positiviste) entre la subjectivité de l'artiste et l'objectivité du scientifique. Mis à part Célestin Bouglé (durkheimien orthodoxe) qui continuera à « fréquenter » la sociologie simmelienne, Émile Durkheim et ses condisciples s'interdiront toute relation de voisinage intellectuel avec Georg Simmel à partir des années 1900-1901.

Comme le fait remarquer Georg Lukács dans sa post-face à la Philosophie de l'amour, « l'importance historique de Simmel tient au fait qu'il fut dès ses tous débuts le représentant le plus marquant du pluralisme méthodologique ». Le pluralisme simmelien, foncièrement original mais aussi marginal dans une époque où le matérialisme et le positivisme étaient de rigueur dans tous les secteurs des sciences humaines, ce pluralisme donc ne se traduit pas, comme on pourrait facilement le penser, par un relativisme portant sur nos capacités d'énonciation: en effet, en tant que doctrine philosophique, le relativisme présuppose que la connaissance ne saurait être absolu. Or, Georg Simmel insiste sur la nécessité d'un absolu dans nos possibilités d'énonciation de la réalité, à tout le moins dans sa recherche. Tout concept, toute notion, toute perspective abordée doit aller au fond des choses, dans les limites que la connaissance et la réalité imposent. Il faut donc de la rigueur dans l'énonciation, c'est-à-dire dans nos modes de représentation savante de la réalité.

Mais il est également vrai, nous dit Simmel, qu'une seule perspective, qu'un seul angle d'approche ne saurait embrasser la totalité de la réalité, puisque celle-ci est multiforme et seulement en partie accessible par la subjectivité de l'observateur. C'est à



ce niveau-là que se situe le relativisme de Simmel: « en ce sens que l'existence n'est pas connaissable en elle-même, absolument, mais seulement dans ses modes ou phénomènes : autrement dit, on ne peut connaître des choses, mais seulement des relations » . Ce relativisme simmélien porte donc sur « l'imbrication réciproque de points de vue hétérogènes ».

Un tel relativisme, indissociable de la notion de vie sur laquelle insistait tant Simmel dans la plupart de ses études, s'applique également à l'interdépendance du sujet connaissant et de l'objet à connaître, « qui seraient fonction l'un de l'autre, dont les variations seraient corrélatives, et dont la réciprocity complexe de relations, déterminée par une sorte d'équilibre instable du connaître, s'exercerait à travers un va-et-vient incessant d'actions et de réactions ». Ce relativisme simmélien est à rapprocher de la position d'Henri Bergson pour qui « un rapport n'est rien en dehors de l'intelligence qui rapporte ». Cela revient à donner du crédit à l'idéalisme kantien quant aux formes ou aux idées. Mais là où Emmanuel Kant voit des formes a priori immuables, formes ou cadres de l'entendement qui s'imposent à la réalité, Georg Simmel entrevoit plutôt des formes de l'entendement qui sont modelables, modulables, sur lesquelles agissent les divers possibles du monde sensible : « Kant a admirablement mis en lumière l'activité synthétique par laquelle le moi unificateur impose ses formes rationnelles au divers de l'expérience, il n'a pas montré comment l'expérience réagit sur ces formes et les modifie » . Vladimir Jankélévitch, dans sa préface à La tragédie de la culture, crédite ainsi la démarche intellectuelle de Georg Simmel d'un vitalisme sociologique à la fois humble et assoiffé de connaissances, rigoureux et aventurier, qui prend acte de l'illusion des certitudes scientifiques : « la véritable réalité n'est ni la forme immuable et absolue dont les morales rationalistes exaltent la souveraineté despotique, ni le contenu empirique brut de nos tendances et de nos actions, dont le naturalisme affirme la valeur indépendante ; mais bien plutôt la corrélation mobile et dynamique qui lie l'un à l'autre les deux pôles contraires de la moralité » . Ainsi, pour Simmel, l'acte de connaissance est d'abord un acte de vie parce qu'il ne saurait y avoir une adéquation définitive et statique entre les cadres a priori de l'entendement et la réalité empirique: « la connaissance est une vie parce qu'elle est fragmentaire ». Pour le dire autrement, « sujet et objet sont, en droit, deux absolus qui, en fait, se cherchent, se poursuivent, se rapprochent sans cesser l'un de l'autre et s'unissent provisoirement dans ce compromis toujours menacé, toujours



instable qu'est le savoir humain ». Dans la même lignée rationaliste que Hegel, Simmel pense que rien ne saurait échapper à l'analyse et il va même au delà de l'idéalisme hégélien puisque selon lui, même le superficiel revêt un sens « et se rattache par quelque voie que ce soit, au profond, à l'essentiel ». A l'inverse du dogmatisme sociologique de Durkheim, la sociologie esthétique de Simmel porte sur les aspects apparemment insignifiants de la vie quotidienne et elle leur donne ainsi une véritable valeur scientifique. Tout comme la pensée n'a de sens que dans des limites dont elle doit savoir s'extirper de temps à autre pour accéder au vrai savoir (ou au gai savoir de Nietzsche), de même la réalité ne peut se limiter à des domaines circonscrits par avance qui donneraient leur légitimité aux sciences humaines et en particulier à la sociologie. Ainsi, à titre d'exemples, ses centres d'attention portent sur: la mode (1895); la signification esthétique du visage (1901) ; le pont et la porte (1909) ; la prostitution (1892) ; la psychologie de la coquetterie (1909) ; l'amour ; la ville ; la foi religieuse ; le conflit ; les sens ; etc.

Les conditions de possibilité de la Société

A l'encontre d'Émile Durkheim qui postule la prépondérance du social en tant que principe a priori reléguant l'individu dans un second plan d'importance, Georg Simmel met plutôt l'accent sur la relation entre l'individu et le social, chacun des deux termes s'expliquant par complémentarité. Il cherche ainsi à définir la place de l'individu dans le social: « l'a priori de la vie sociale empirique est que la vie n'est pas entièrement sociale ». De fait, l'individu pour Simmel n'est pas exclusivement un être social et la sociologie ne saurait le réduire à cette seule expression.

Comment la société est-elle possible? Afin de donner quelques éléments de réponse concernant cette problématique de base, Georg Simmel part de l'interrogation d'Emmanuel Kant au sujet des conditions de possibilité de la nature: celle-ci « existe » par le travail de l'esprit qui en classe les éléments disparates, qui établit des connexions causales entre eux, qui les fixe au travers des formes de l'intellect (catégories de l'entendement). On pourrait alors facilement concevoir l'unité du social selon le même principe. Mais il existe une différence radicale entre la nature et la société: si l'unité de la nature (selon la position kantienne) « se réalise exclusivement dans le sujet percevant; elle est produite par celui-ci, avec et à partir des matériaux de sens qui ne sont pas



raccordés en eux-mêmes. Au contraire, l'unité de la société est réalisée par ses éléments, sans qu'il y ait une autre médiation, parce qu'ils sont conscients et opèrent une synthèse ; cette unité n'a besoin d'aucun observateur ». Ainsi, la réalisation de l'unité synthétique qu'est la société (ou l'être-société) est de la responsabilité de chacun des éléments de la société qui se savent liés entre eux. Il existe en chaque individu une connaissance immédiate portant sur la conscience d'être socialisé et de se socialiser. Ces conditions ou ces formes de socialisation opérante a priori reposent sur deux espèces de dualisme:

- Humain-type / humain-fragment: chaque expression de l'individualité est porteuse d'une représentation de l'humain type. Nous ne pouvons nous empêcher de voir en l'autre une image idéale ou idéelle de l'homme dans toute sa généralité: il y a du général dans le particulier et la compréhension d'autrui s'établira nécessairement dans un rapport à l'être généralisé, parce que nous ne saisissons que des fragments de la réalité profonde de celui sur qui porte notre attention.

- Existence-pour-la-société / existence-pour-soi: « chaque élément d'un groupe n'est pas seulement une partie de la société, mais est en plus quelque chose d'autre ». Ce « quelque chose d'autre » relève de l'intime, de ce qui ne saurait être absolument partagé avec d'autres. Mais cette même intimité, c'est-à-dire ce qui appartient en propre à l'individu, ce qui en fait sa singularité au-delà de toute espèce d'imposition, détient une influence sur la façon dont il envisage et pratique ses rapports aux autres: « la manière dont il est socialisé est déterminée ou co-déterminée par la manière dont il ne l'est pas ». Georg Simmel donne l'exemple de l'étranger, du pauvre, du criminel, mais ceci est valable pour chaque individu dans l'expression même de sa propre singularité. Chacun se détermine socialement par une fonction sociale, mais cela n'exclut pas l'expression d'un être-pour-soi, d'une intériorité (plus-être) dans l'élaboration de l'être-pour-la-société: « la vie se déroule comme si tous ses membres se trouvaient dans une relation d'unité, de telle manière que chacun d'eux, précisément parce qu'il est celui-là et non un autre, dépend de tous les autres, et tous les autres dépendent de lui ».

C'est donc aussi dans ce « plus-être » et cet « être-pour-soi » que se meuvent les individus sociaux: « le fait que la société soit une structure composée d'êtres qui se trouvent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de cette structure constitue l'une des informations sociologiques les plus importantes ». La prise en compte de cet « être-pour-soi », que Simmel appelle également « âme » ou « personnalité », implique la dimension



sociale de l'individu et conséquemment, son appréhension sociologique. Ce sont ces deux dimensions, intérieure et extérieure, qui « définissent la position entièrement unitaire de l'homme qui vit en société ». En lui vivent deux déterminations qui s'opposent de façon logique: celle qui le place dans le monde comme membre d'un groupe ou d'une communauté, et celle qui le situe dans un repli sur lui-même, vers son propre centre intérieur. En ce sens, la société est composée « d'êtres qui d'une part se ressentent pleinement comme des existences sociales et qui d'autre part, en conservant le même contenu, se ressentent comme des existences pleinement personnelles ».

Un autre texte de Simmel permet d'insister davantage sur cet ensemble de liaisons et de dé-liaisons dont est pétrie la vie sociale: « le Pont et la Porte ». Il s'agit d'un texte à forte charge métaphorique et symbolique qui met l'accent sur l'idée d'interaction réciproque, idée que l'on trouve dans la dimension même du conflit. Le pont permet en effet d'établir une liaison entre deux ou plusieurs individus, c'est un point de passage, une mise en relation ou en rapport. C'est ce qui permet également l'unité. Quant à la porte, elle met en lumière l'idée de séparation, de distinction, de dissociation. Le premier terme renvoie à la sécurité et à l'harmonie, alors que le second symbolise l'instabilité et la divergence.

Sociologie du conflit

Georg Simmel met ainsi en relief une caractéristique permanente de l'esprit humain, que l'on retrouve dans ses univers de socialisation: une double tendance à l'unité et à la différenciation, à l'uniformisation et à la particularisation, à la totalisation et à l'individualisation, au consensus et au dissensus. C'est là un trait spécifique de l'individu en société, sur lequel toute relation est fondée. Mais, toujours selon Simmel, il ne peut y avoir de dépassement de cette situation, mais seulement une coexistence d'éléments contradictoires dont « le combat est déjà la solution de la division entre les contraires » ; on ne peut apporter de solution définitive à cette dichotomie existentielle : ni politique, ni économique, ni religieuse. L'individu doit vivre pleinement sa condition, faite d'unité et de séparation, d'intégration et de désintégration, parce qu'elle est faite de forces attractives et répulsives, à l'image du mouvement de l'existence ou de la vie. C'est ce



mouvement qui construit sans cesse de nouvelles formes, qu'elles soient biologiques ou psychologiques, historiques ou sociales.

Le conflit n'est donc pas selon Georg Simmel le produit pathologique d'une société en perdition ou en rupture, comme tendait à le soutenir Emile Durkheim. Pour le sociologue allemand, il s'agit d'un phénomène normal. Il est même un gage de bonne santé ou de bonne vitalité sans lequel une société ne saurait subsister. Selon le [eliminar] l'analyse de Julien Freund, spécialiste de l'œuvre de Georg Simmel, « la lutte est une forme de la socialisation qui par sa négativité même prend une signification positive. En effet, du fait même de leurs discordes, les individus et les groupes entretiennent des actions réciproques qui sont à la base de toute société ». Les formes sociales ne sauraient donc être complètement centripètes et harmonieuses. D'un point de vue empirique, une société faite seulement d'harmonie et de tendances à l'unification serait non seulement inconcevable mais se révélerait surtout impraticable ou viable. Si tel était le cas, elle se situerait en dehors du mouvement de la vie, et donc dans une position extérieure à la réalité, qu'elle soit culturelle ou naturelle.

Le conflit est analysé par Simmel dans une optique anthropo-sociologique relativement ouverte dans la mesure où il l'intègre à cette dimension existentielle du combat incessant entre la vie et la mort, de l'antagonisme vital existant entre des forces incompatibles mais dont la rencontre et les frictions mutuelles sont éminemment nécessaires. Le conflit est par nature l'expression d'antagonismes individuels et sociaux dans lesquels sont en jeu le désir de posséder des biens matériels ou symboliques et la volonté de dominer ceux qui ne les détiennent pas ou qui en furent dépouillés au préalable. Il peut être également un moyen nécessaire pour rétablir un équilibre, pour répondre à un besoin de première urgence, pour s'acquitter d'une injustice ou d'une frustration qui ronge l'âme. Dans cette perspective, il permet de réunir ce qui a été dispersé, de rétablir l'homogénéité de ce qui a été disloqué et il fait partie intégrante du processus de socialisation qui tarade en permanence les individus. Il serait donc, de manière pour le moins paradoxale, créateur de lien social.

Georg Simmel part du constat selon lequel chaque individu serait en partie déterminé par une pulsion primaire d'hostilité ou d'agressivité, par une inclinaison à l'opposition, tout comme le serait le monde cosmique et social. Ce qui fait l'unité de la psychologie de l'individu et donc de son comportement social, ce qui porte son entièreté,



ce sont ses fondements contradictoires faits d'attraction et de répulsion. C'est cette contradiction permanente qui définit en quelque sorte les caractéristiques vitales de l'existence. Cette contradiction, ce mouvement incessant d'attraction et de répulsion, s'inscrit dans une logique de différenciation et de similitude qui est elle-même contradictoire. Tous les individus sont différents les uns par rapport aux autres, tant du point de vue de leurs caractéristiques physiques que de celui de leurs personnalités respectives, même s'ils partagent une même culture, croyance similaire, une semblable idéologie. Mais il arrive parfois que les opinions divergent, que les idées s'opposent, que les points de vue s'affrontent dans l'exacerbation. Toujours selon Simmel, ces divergences et ces oppositions sont nécessaires, pour ne pas dire vitales, parce qu'elles permettent à chaque individu de supporter l'existence criante de l'altérité, de la différence que l'autre représente. Pour exister, pour m'affirmer en tant que personnalité, pour ne pas rendre ma vie insupportable à mes yeux et dérisoire à ceux des autres, je dois montrer à celui qui me fait face que ses idées ou ses attitudes ne me conviennent pas, qu'elles sont une atteinte à ce que je suis fondamentalement. Si je ne prenais pas le parti de l'opposition, de l'affrontement, je n'aurais d'autre solution viable que de rejeter celui qui perturbe physiquement ou psychologiquement mon existence. Et c'est justement ce rejet qu'il convient d'éviter, parce qu'il défait le lien social. Le conflit permet donc de couture le tissu social, voire même de le renforcer si nécessaire. Il convient donc de concevoir le conflit en tant que résolution d'un problème, mais s'il est dans la plupart des cas créateur de lien social il ne l'est certainement pas lorsqu'il suppose la destruction totale de l'un des protagonistes en jeu.

Max Weber partage avec Georg Simmel cette conception du conflit selon laquelle sa présence ne saurait être en aucun cas révélatrice d'une pathologie sociale. Pour ces deux sociologues allemands toute société, tout rapport humain, toute personnalité fonctionne sur le principe même du conflit. En ce sens ils ne font qu'exprimer en termes sociologiques ce qu'Emmanuel Kant développait quant à la dialectique de l'homme et de la nature: « l'homme veut la concorde mais la nature sait mieux que lui ce qui est bon pour son espèce, elle veut la discorde ». Cette dernière est donc la condition de possibilité de la première. La discorde est essentiellement positive en termes de dynamique sociale et historique puisque elle rend les hommes capables de dépasser des états de stagnation,



de renverser des situations inertielles et donc passives au profit de leur propre développement.

Sociologie des sens

Il apparaît clair que la sociologie de Georg Simmel se constitue en parallèle de la sociologie durkheimienne, laquelle privilégie l'analyse des institutions, de ces formes sociales au sein desquelles les actions réciproques apparaissent pour le moins durables: l'Etat, les églises, les syndicats, les partis politiques, les classes sociales, etc...

Simmel s'attache surtout à montrer, tout en reconnaissant l'importance de ces formes « durables » dans la production et l'entretien du lien social, que la société est essentiellement fondée sur une infinité de formes de relation et d'action entre les agents ; formes qui pour certaines peuvent paraître futiles ou dénuées d'intérêt mais sans lesquelles la société ne saurait être ce qu'elle est. Ces espèces de relations ou d'actions, peu privilégiées par la sociologie classique, sont autant d'objets de recherche dont il faudrait alors rechercher le sens. C'est pour cette raison que la démarche intellectuelle de Simmel est fondamentalement microsociologique en tentant ainsi de défricher sociologiquement le vaste champ de ce que l'on appelle communément la vie quotidienne, elle-même faite de relations durables ou éphémères, utiles ou futiles, conscientes ou inconscientes : « c'est en cela que consistent les actions réciproques entre les éléments qui soutiennent toute la fermeté et l'élasticité, toute la multiplicité et toute l'unité de la vie en société ». C'est aussi ce qui fait l'originalité de Simmel. Selon lui, la sociologie ne peut se borner aux seules caractéristiques apparentes de la vie sociale. Ces formes durables ne sont pas seules représentatives de la vie sociale en général. Il faut aller au-delà des apparences, fouiller en profondeur le tissu social tel qu'il se donne à voir pour tenter de découvrir, c'est-à-dire de mettre en évidence ce qui reste caché mais participe pourtant des conditions de formalisations des rapports humains.

Il existe une étude de Simmel fortement révélatrice de ce type d'approche sociologique. Il s'agit d'un essai intitulé « Sociologie des sens » publié en 1907. Ce texte met en lumière les interactions sociales à partir de l'échange de regards, de sons, d'odeurs et de touchés entre deux ou plusieurs individus. Ces échanges constituent des interactions immédiates et intimes qui fondent l'essentiel de notre rapport à l'autre. L'œil, la bouche,



l'ouïe, l'odorat et le contact comportent donc des fonctions toutes sociologiques au-delà de leurs seuls attributs physiologiques et psychologiques. Ils sont créateurs de liens sociaux.

Aux dires de l'auteur, ces impressions sensibles éprouvées par tous sont d'un grand intérêt pour le sociologue, parce qu'elles « nous guident dans l'intérieur du sujet, dont elles sont le sentiment d'état d'âme, mais aussi vers l'objet en tant que moyen de sa connaissance ». Ainsi, l'œil se caractérise par une action sociologique dans la mesure où il est le « médiateur », ou le « pont » pour reprendre le langage de Simmel, grâce auquel passent les liaisons et réciprocités d'actions entre deux individus. L'échange de regards joue alors un rôle prépondérant dans le devenir de la relation. C'est sur lui que se fonde d'abord la continuité ou la discontinuité de l'échange.

Georg Simmel envisage également le statut épistémologique de l'œil en tant qu'organe de connaissance: « l'œil que perçoit une autre personne, en dirigeant son regard sur elle, prendra une expression qui variera d'après la façon dont il la regardera; en absorbant une autre personne par le regard, on se révèle soi-même; par la même action, le sujet, tout en cherchant à connaître l'objet, se livre à lui ». Simmel intègre cette analyse des sens dans le contexte des grands centres urbains. Ces derniers, en opposition aux petites villes ou agglomérations rurales, marquent la prépondérance de l'œil sur l'ouïe. Dans les villages, où chacun connaît l'autre, ses habitudes, ses apparences, son mode de vie, l'accent est mis sur l'échange de parole, sur la communication verbale et auditive: on écoute l'autre de même qu'on le remplit de nos paroles. Dans ce contexte, la rencontre visuelle est souvent conditionnée par l'échange verbal.

Mais avec l'apparition des moyens de communication modernes, et en particulier l'instauration de nouveaux moyens de transports plus rapides mais aussi plus anonymes, la communication verbale perd peu à peu de sa substance. Chacun est confronté à l'autre dans le regard et non plus dans l'échange de parole. Nous côtoyons l'autre dans le métro, le bus, le train, pendant des minutes ou même des heures, et seul le sens de la vue est mis à contribution. De ce fait, notre compréhension de l'autre est d'autant plus énigmatique, puisqu'en général nous interprétons ce que nous voyons chez l'autre par ce que nous lui entendons dire; tandis que le contraire est beaucoup plus rare. C'est pourquoi celui qui voit sans entendre est beaucoup plus confus, plus perplexe, plus inquiet que celui qui entend sans voir.



Georg Simmel attribue également à l'odorat une fonction sociologique des plus prépondérantes, avec un résultat plus négatif que positif sur les relations sociales. En effet, le sociologue allemand comprend cet attribut comme « le sens désagréant ou anti-social par excellence », qui permet de sélectionner dans notre entourage ceux qui ne mériteront pas notre attention ou notre estime. Il y a quelque chose d'irrévocable dans l'odorat, une sorte de radicalité qui s'exprime dans les décisions prises, que la raison pourra difficilement contenir: « le fait de sentir l'atmosphère de quelqu'un est pour ainsi dire la perception la plus intime que nous puissions avoir de lui (...) cela doit mener à une sélection et déterminer des distances qui fourniront en quelque sorte l'une des bases sensibles de la réserve sociologique de l'individu moderne ». Simmel va même jusqu'à mettre en relation l'odorat avec les rapports qu'entretiennent les classes sociales entre elles. Ainsi les classes supérieures, aisées, seraient susceptibles de faire des sacrifices en faveur des déshérités et des nécessiteux, à condition de ne pas être en contact direct avec le peuple qui répand la « sueur sacrée » du travail. La question sociale n'est donc pas seulement une question de morale, c'est aussi et surtout une question d'odorat. Là encore, avec l'odorat, c'est l'aspect désagréant de ce sens qui prime sur sa fonction agrégative.

Cette « sociologie des sens » ne traite pas du goût. Mais Georg Simmel publiera trois ans plus tard (1910) une « sociologie du repas » qui mettra en évidence l'esthétique sociologique du goût dans le partage des aliments et des rituels qui y sont attachés.

Ainsi, la mise en forme communautaire du repas ne répond pas exclusivement au besoin vital de s'alimenter et d'éprouver la satisfaction de la satiété. C'est un acte individuel irréductible puisque « ce que l'individu mange ne peut en aucun cas être mangé par un autre ». Mais il existe une autre dimension du repas et de la ritualisation du goût qui est tout aussi importante, sinon davantage que celle de la simple ingestion d'aliments. Selon lui, il y a dans ces occasions de commensalité la recherche d'un être-ensemble fédérateur dont la force d'agrégation est basée sur les formes de consommation, sur la stylisation de l'échange alimentaire, sur les cadres, les règles et les rites en vigueur. Leur pratique et leur respect entraînent une synchronisation et donc un comportement unitaire des personnes qui partagent une même table.

En s'intéressant ainsi à des faits dont on pourrait croire au prime abord qu'ils sont sans importance, Georg Simmel rappelle que la production de la connaissance



sociologique peut parfois prendre des tournures et des voies dont on pensait qu'elles n'étaient pas strictement scientifiques, mais qui se révèlent pourtant essentielles dans la compréhension de la réalité sociale. Comme il le rétorquait à ses détracteurs ou à ceux qui se voulaient les propriétaires de la discipline sociologique, il est « tout à fait futile de vouloir réserver le terme de 'science' à la détermination de loi et de ne pas l'accorder à l'observation des faits, sans laquelle il est impossible de comprendre la réalité ». Avec Georg Simmel, l'observation a force de loi pour qui veut bien lui reconnaître quelques prérogatives en matière de sciences humaines et sociales.

Submetido em: 09/06/2017. Aprovado em: 18/07/2017.